

## ÉTUDE HISTORIQUE

---

### Le berceau de la famille des ducs de Saint-Simon.

---

A seize kilomètres au sud-ouest de Saint-Quentin, à trois lieues de Chauny s'élève, sur la rive gauche de la Somme, le petit village de Saint-Simon (1) autrefois de l'Intendance de Soissons, du bailliage de Saint-Quentin, élection et diocèse de Noyon, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Quentin.

Quelques maisons en briques avec leurs toits pointus d'ardoises, s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux pommiers marquent les moindres sinuosités. A quelques mètres au-dessous du village, la

(1) *Sanctus-Simon-Sansimonæum*. Voir le manuscrit de l'histoire de Chauny en Picardie par le Père l'abbé Prieur de Saint-Martin de Blois, cy-devant de Saint-Martin de Chauny — à Blois le 1<sup>er</sup> janvier 1715.

Voir également Melleville, dictionnaire historique de l'Aisne.

La Morlière et Moreri. — Maisons de Picardie, page 196. — Hagiographie du diocèse d'Amiens par l'abbé Corblet, page 515.

Somme charrie lentement ses eaux noirâtres, au milieu des joncs et des saules, en côtoyant le canal Crozat, qui découle à perte de vue son ruban argenté, entre une double haie de majestueux peupliers.

Pour peu que le voyageur venant de Saint-Quentin s'arrête un instant au bas de la grande rue du village qui va, en montant, jusque vers le sommet de la colline, il apercevra l'église, construction moderne assez élégante, dont le clocher domine le paysage environnant ; mais, à peine aura-t-il gravi cette côte qu'il débouchera sur une petite place de forme triangulaire, ornée d'une charmille en quinconce de l'aspect le plus gai.

Une allée ombreuse, ménagée au milieu de la charmille, conduit directement du porche de l'église à un grand bâtiment en briques que l'on dirait construit d'après un plan venu d'Italie, avec ses deux ailes terminées en terrasses, ses arcades et ses nombreuses fenêtres sans volets.

Mais, tournons le dos à cette opulente villa et arrêtons nous devant cette petite maison blanchie à la chaux, dont les murs épais sont adossés à l'église.

Cette modeste habitation, sur laquelle rien de particulier n'arrête le regard du passant, est cependant le berceau d'une ancienne et illustre famille dont les seigneurs qui se sont rendus célèbres au moyen-âge et dans les temps modernes, descendent des comtes de Vermandois, des rois d'Italie et de Charlemagne.

Les traditions, la légende, tous ces vieux souvenirs du passé si intéressants à consulter ont si complètement disparu, au milieu des préoccupations industrielles qui absorbent l'activité de cette riche contrée, que bien peu de gens, dans le pays, semblent se douter de l'intérêt historique qui s'attache à l'antique demeure des seigneurs de Saint-Simon.

C'est que cette maison, l'une des plus anciennes de France, offre cette singularité que ce n'est pas à cette

longue suite de personnages, les uns considérables les autres médiocres, qui, à différentes époques, jouèrent un rôle plus ou moins considérable dans nos annales, qu'elle doit son illustration, mais plutôt au mérite personnel de deux de ses membres qui, en se rendant célèbres au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, relevèrent l'éclat de leur famille et la préservèrent de l'oubli.

Diverses aventures de guerre, ainsi que nous l'apprend le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, avaient complètement ruiné sa famille, lorsqu'un caprice royal fit tomber sur la tête de son père la couronne de Duc et Pair. Il est juste de dire avec Sainte-Beuve que, sans un tel fils, Claude de Saint-Simon, malgré sa pairie, serait resté un de ces favoris comblés, mais obscurs que l'histoire nomme tout au plus, en passant, et dont elle ne s'occupe pas.

Il n'est pas jusqu'au Saint qui a donné son nom au village qui ne soit complètement oublié aujourd'hui et, cependant c'était un homme illustre que ce comte Simon fils de Raoul III (1) de Crépy. Sa vie, nous dit l'abbé Corblet (Hagiographie du diocèse d'Amiens, page 515) fut aussi belle que dramatique « valeur, lumière, foi vive, signalent sa trop courte apparition au sein du monde demi-barbare qu'étonne et subjugue son héroïque piété. Pénitent des crimes de ce neuvième siècle qu'on a si

(1) Saint-Simon, fils de Raoul III, comte d'Amiens et de Crépy, naquit vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle au château de Crépy-en-Valois. Raoul III descendait de Charlemagne par Hildegarde dame de Crépy. Par alliance, héritage ou usurpation, il était devenu seigneur d'Amiens, de Crépy, du Valois, du Vexin, de Pontoise, de Mantes, de Chaumont, Bar-sur-Aube, Vitry, Péronne et Montdidier. Il avait été élevé par Guillaume-le-Conquérant, qui lui avait inculqué le goût des armes.

On lira avec intérêt la vie de cet homme considérable dans l'ouvrage de l'abbé Corblet, déjà cité.

justement appelé, siècle de feu, ce fils d'indomptables barons abdiquera pour le cloître la puissance de ses aïeux ; victime expiatoire de leurs iniquités, il se prosternera aux pieds d'un inflexible pontife et ne triomphera des usurpateurs de ses biens que pour sacrifier encore par le sacrifice de la gloire humaine, l'abandon du rang et de la richesse. »

Aussi n'est-il pas étonnant que l'infortuné Eudes, en souvenir de son grand oncle, ait placé sous le patronage de ce Saint vénéré le domaine qu'il vint fonder au onzième siècle, sur l'emplacement du village actuel, dans les circonstances que nous allons dire.

Mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable, pour l'intelligence même de cette étude, que nous remontions en arrière et que nous jetions un coup d'œil rapide sur les événements qui suivirent la mort de Charlemagne.

Depuis la mort de Charlemagne, en 814, nous dit M. Tailliar dans son excellent ouvrage « la Féodalité en Picardie, » Louis le Débonnaire était en possession des États de son père ; mais déjà des résistances qui s'étaient plus d'une fois produites faisaient pressentir un règne orageux. En 818, après avoir été chasser dans la forêt des Vosges, Louis le Débonnaire revenait passer l'hiver à Aix-la-Chapelle, lorsqu'il fut informé que son neveu Bernard roi d'Italie, cédant à de mauvais conseils, s'était révolté et que déjà tous les princes et toutes les cités d'Italie lui avaient prêté main-forte. Louis, aussitôt, réunit une armée formidable à Chalon-sur-Saône et Bernard trop faible pour lutter, vint faire sa soumission. De retour à Aix-la-Chapelle, Louis fit procéder au jugement des coupables et condamna Bernard et ses complices à mort ; mais, par une commutation barbare il ordonna qu'on leur arrachât les yeux. Bernard mourut des suites de cette affreuse mutilation.

Ému de pitié et repentant de la mort de son neveu, Louis constitua en fief, en 813, au profit de Pépin, fils

de Bernard la province de Vermandois, qui était une des portions les plus anciennes du domaine de la Couronne (1).

Après la mort de son grand oncle Louis le Débonnaire, Pépin, resté en possession du fief de Vermandois, prit part aux guerres civiles qui agitèrent l'Empire et mourut en laissant trois fils, Bernard, Héribert et Pépin.

Bernard, l'aîné mourut sans postérité en 892 ; ses deux frères Héribert ou Herbert et Pépin II se partagèrent le Vermandois ; Pépin eut les comtés de Senlis et de Valois.

Herbert I<sup>er</sup>, qui seul nous intéresse, eut pour sa part Péronne et Saint-Quentin les deux chefs-lieux du Vermandois.

Son fils Herbert II, prince à l'esprit mobile et turbulent, fut renommé pour sa puissance et sa valeur. Il porta même le nom de *Grand*. Sujet factieux, il se déclara contre Charles le Simple, s'empara même du Roi et le fit enfermer à Château-Thierry. Après une vie agitée, le fameux comte de Vermandois fut pendu en 943 entre Laon et Saint-Quentin (2).

(1) On sait qu'à la suite de la victoire remportée à Testry près de Ham en 687, par Pépin d'Héristal sur les troupes du Roi, le vainqueur s'était emparé d'une grande quantité de domaines situés dans cette contrée. Plus tard la bataille gagnée à Vinchy en 717 par Charles Martel avait augmenté le nombre de ces domaines qui, réunis, formèrent le Vermandois. La dotation territoriale constituée en faveur du fils de Bernard, si loin d'Italie, était un dédommagement en même temps qu'un obstacle à toute idée de reconquérir le royaume qu'avait possédé son père. Mais cette création du grand fief du Vermandois en faveur de Pépin, est le premier exemple de ces déplorables démembrements que produisit le régime féodal à partir du ix<sup>e</sup> siècle.

(Tailliar. — La féodalité en Picardie).

(2) Voir Colliette, mémoires du Vermandois, tome I<sup>er</sup> page 459. La colline où eut lieu l'exécution est encore connue sous le nom de Mont Hébert.

Herbert II eut pour héritiers, dans l'ordre chronologique, Albert I<sup>er</sup>, Herbert III, Albert II, Othon et Herbert IV qui occupèrent successivement la principauté de Vermandois de 988 à 1077.

Herbert IV, à sa mort, en 1077, laissait pour héritiers son fils Eudes et sa fille Adèle ou Alix.

Soit que la nature eût maltraité Eudes et l'eût privé de raison d'où le surnom d'*Insensé* qui lui fut donné, soit qu'il se fût montré rebelle à l'autorité paternelle comme semble l'indiquer le testament d'Herbert IV daté de 1050, toujours est-il que reconnu incapable de gouverner par le conseil des Barons, il fut déshérité. Le Vermandois passa alors à la maison de France par le mariage de sa sœur avec Hugues de France, troisième fils d'Henri I<sup>er</sup> et frère par conséquent de Philippe I<sup>er</sup>.

C'est alors que, complètement dépouillé, l'infortuné Eudes se retira avec son épouse Avide sur une lande inculte (1) couverte de broussailles qui faisait partie du terroir de Notre-Dame d'Avesnes pour y fonder un domaine qu'il appela Saint-Simon en souvenir de son grand oncle le bien heureux Simon de Crépy, fils de Raoul III, qui descendait en ligne directe de Charlemagne par Hildegarde de Crépy, seconde femme de l'Empereur d'Occident.

Comme Eudes I<sup>er</sup> est le fondateur de la tige des Saint-Simon, il était nécessaire, avant d'étudier la généalogie de cette famille, de bien établir la descendance d'Eudes et sa parenté avec Charlemagne, parenté qui fut souvent contestée aux Saint-Simon.

A partir d'Eudes I<sup>er</sup>, rien n'est plus facile que de suivre la généalogie de ces nombreux seigneurs ; elle a été soigneusement établie par le Père Labbé, dans son manuscrit de l'histoire de Chauny, revue par Melleville, dans son

(1) Voir Melleville, dictionnaire de l'Aisne.

dictionnaire historique de l'Aisne et commentée par Colliette dans ses mémoires du Vermandois.

Il serait fastidieux de suivre pas à pas les trente ou quarante personnages qui sont sortis de la souche principale, je me contenterai donc de citer les plus célèbres, ceux qui illustrèrent leur nom, uni à celui des Rouvroy, sur les champs de bataille d'Azincourt, de Patay, de Mons-en-Vimeux, de Neerwinden — nom qui acquit un nouveau lustre avec la pairie sous Louis XIII et qui fut dignement porté au XIX<sup>e</sup> siècle par ce philosophe, fondateur de l'École Industrielle Moderne qui, appliquant aux luttes de la pensée l'ardeur guerrière de sa race, se faisait réveiller chaque matin par ces mots : « Levez-vous, Monsieur le Comte, vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire. »

Les débuts des Saint-Simon furent des plus modestes. Leur terre demeura une simple roture jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et ne fut érigée en fief qu'en 1371 (1) sur la demande de Jean de Rouvroy, dit de Saint-Simon, seigneur de Coivrel et du Plessy-Saint-Just. Les rois de France craignaient trop de ranimer le pouvoir des anciens comtes de Vermandois.

Eudes I<sup>er</sup> avait eu trois enfants : Ellebot dit le Rouge, qui mourut sans postérité; Eudes II dit Farin (farineux ayant des taches au visage) qui continua la lignée des Saint-Simon, et Sohier dit le Roux, qui fut la tige des seigneurs de Sohier en Flandre et en Hollande.

Jean fils d'Eudes II fut le premier qui prit officiellement le nom de Saint-Simon, qui n'était pas communément

(1) Voir l'acte du monastère de Saint-Bertin, cité par Melleville, où il est dit que l'abbé et les moines de cette maison, sur les très humbles prière et demande de *Jean de Rouvroy* dit de Saint-Simon, seigneur de Coivrel et du Plessis-Saint-Just, ont mis la terre de Saint-Simon de roture en fief.

employé par son père. Un de ses fils, Oger de Saint-Simon, seigneur d'Avesnes, épousa vers 1181 Hériberte de Rouvroy qui était déjà sa parente par Ascaigne de Rouvroy, épouse d'Eudes II, son grand père. Ce mariage donna naissance à la branche collatérale des Saint-Simon de Rouvroy, (1) qui, d'abord séparée pendant un siècle et demi de la branche aînée, y rentra définitivement en 1335. Disons à ce propos que si l'on prend la peine de comparer la double généalogie des Saint-Simon et des Rouvroy, on arrive à conclure que ces deux familles n'en font qu'une en réalité et qu'il n'y a pas dès lors grand intérêt à distinguer à quelle branche appartiennent les personnages dont il va être question (2).

Ceci posé, passons une revue rapide des seigneurs de Saint-Simon qui se rendirent célèbres au Moyen-âge.

Déjà en 1192 nous trouvons un Jean III de Saint-Simon qui fit avec Philippe Auguste le voyage de Terre Sainte et fonda, à son retour, la chapelle de Saint-André dans l'église de Ham. Plus tard, en 1222, nous dit une ancienne chronique, les seigneurs de Saint-Simon se firent remarquer en un tournoi à Ouschin avec d'autres chevaliers et leurs boucliers, sur lesquels étaient peintes leurs armoiries, portaient coupés en quatre de Vermandois ou de

(1) Rouvroy petit village près de Saint-Quentin, vient du latin *ricus*, *marais*.

(2) La branche collatérale des Saint-Simon sortie par Oger de Saint-Simon de la branche directe y rentra par Jean de Rouvroy lorsque celui-ci s'unit à Marguerite de Saint-Simon. Les deux familles n'en font donc qu'une seule dans leur origine et par le sang des mâles. On peut dire seulement que la maison de Rouvroy Saint-Simon est la plus proche *agnate* des anciens comtes de Vermandois et descend de mâle en mâle, du sang de Charlemagne.

État de la France. — Duchés et pairies. — Tome III. — Colliette mémoires de Vermandois.



France, de Saint-Simon et de Rouvroy qui furent plus tard les armes de la famille.

Les premières armes de la famille étaient de sable à la croix d'argent chargée de cinq coquilles d'or. La croix rappelait la profession monastique de Saint-Simon; le champ de sable la couleur noire de l'habit Bénédictin : les coquilles, les deux pèlerinage à Rome.

Ainsi au III<sup>e</sup> siècle les Saint-Simon avaient une certaine notoriété et commençaient déjà à faire parler d'eux.

En 1335, date importante dans l'histoire de cette famille, un certain Mathieu de Rouvroy dit de Saint-Simon, seigneur du Plessis, gouverneur de Lille épousa Marguerite de Saint-Simon à la condition de porter le nom et les armes de sa femme. Son frère, Jean de Rouvroy, dit le Borgne, épousa aux mêmes conditions Béatrix, sœur de Marguerite de Saint-Simon et, par les deux alliances, les deux familles des Saint-Simon et des Rouvroy se trouvèrent définitivement réunies.

En 1415 parmi la liste des seigneurs tués à Azincourt figure un Mathieu II sire de Saint-Simon. Puis, en suivant l'ordre des dates, nous relevons les noms de Gilles de Rouvroy qui se distingua à la bataille de Patay, et de Jean de Rouvroy son fils, vicomte de Ham, seigneur de Flavv-le-Martel, de Montescourt, Ollezy, qui soutint, en 1371, un combat singulier contre le bourguignon Beudoin de Lannoy. De son mariage avec Marguerite de la Trémouille, le vicomte de Ham eut deux fils, Jean qui assista à la conquête de Milan en 1499, et Louis de Rouvroy écuyer du Roi, qui obtint en 1498 une foire annuelle pour le village de Saint-Simon. Des trois enfants de ce dernier, il n'y a guère que Titus de Rouvroy qui brilla de quelque éclat : chevalier de Saint-Michel, gentilhomme de la Chambre, il servit dans toutes les guerres de Henri IV. C'est un de ses fils, Isaac de Saint-Simon, époux de Marie Damerval, qui céda à Claude de Saint-Simon son cousin,

la terre de Saint-Simon, qui fut érigée pour lui en duché-pairie par Louis XIII (1635).

Rien de plus curieux que cette élévation subite de Claude de Rouvroy de Saint-Simon, marquis de Ruffec, duc de Saint-Simon, pair de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Blaye, des châteaux de Saint-Germain-en-Laye et de Versailles, premier écuyer de Sa Majesté et grand louvetier de France.

Mais ici, nous entrons dans une époque connue, les documents abondent et je n'ai pas besoin de vous rappeler comment un gentilhomme sans aisance dont la famille ruinée s'était retirée dans ses terres et qui, ne pouvant s'occuper de lui, s'en était débarrassée en le mettant aux pages de Louis XIII, devint par un caprice du roi, un si puissant personnage.

Son fils le duc de Saint-Simon nous l'a raconté dans ses mémoires. « Le roi, nous dit-il, était passionné pour la » chasse qui était alors sans cette abondance de chiens, » de piqueurs, de relais que le roi son fils y a apportés » (Louis XIV) et surtout sans routes dans les forêts. Mon » père, qui remarqua l'impatience du Roi à relayer, ima- » gina de lui tourner le cheval qu'il lui présentait, la tête » à la croupe de celui qu'il quittait. Par ce moyen, le roi » qui était dispos, sautait de l'un sur l'autre sans mettre » pied à terre et cela était fait en un moment. Cela lui plut, » il demanda toujours ce même page à son relais; il s'en » informa et peu après le prit en affection — » — en si grande affection, que bientôt le jeune favori se vit nommer premier écuyer, puis premier gentilhomme de la Chambre et que, à la mort de M. de Luxembourg, frère du connétable de Luynes, le roi lui donna le choix de sa vacance.

Rendons cette justice à Claude de Saint-Simon, qu'il fit preuve, dans cette circonstance, d'un désintéressement bien rare. Il fallut que le Roi se fâchât pour le décider à accepter le gouvernement de Blaye. Une fois en si beau chemin il ne devait plus s'arrêter et la faveur royale

continua à l'accabler de ses bienfaits. Les capitaineries de Saint-Germain et de Versailles arrivèrent comme vinrent, plus tard, le titre de duc et pair et la charge de grand louvetier.

Le duc de Saint-Simon n'était pas cependant un courtisan, encore moins un intrigant. Il avait de l'honneur, du désintéressement, de la reconnaissance et de la fidélité, qualités qui plaisent chez un favori. Ajoutons que, malgré l'humeur et même l'aigreur qu'on lui reprochait, il savait se montrer humble et soumis envers son maître. Je n'en veux pour preuve que le trait suivant qui dépeint à merveille le caractère de Louis XIII et les mœurs de sa cour.

Le duc écrivait un jour à M. de Bellegarde, gentilhomme de la Chambre comme lui et qui venait d'être exilé. Comme il finissait sa lettre, Louis XIII qui sortait pour la chasse le surprit et lui demanda ce que c'était que ce papier qu'il cachait. Le duc, fort embarrassé, avoua que c'était un mot qu'il écrivait à M. de Bellegarde. — Que je voie — dit le Roi, et, prenant le papier : « Je ne trouve point mauvais, dit-il, après avoir lu, que vous écriviez à votre ami, quoiqu'en disgrâce; mais ce que je trouve mauvais, c'est que vous manquiez au respect que vous devez à un duc et pair et que, parce qu'il est exilé, vous ne lui écriviez pas Monseigneur » et, déchirant la lettre en deux : « Tenez — ajouta-t-il, voilà votre lettre, elle est bien d'ailleurs, refaites-la après la chasse et mettez Monseigneur, comme vous le lui devez. »

Claude de Saint-Simon, quoique honteux de la réprimande, s'en tint quitte à bon marché, car il mourait de peur de perdre les bonnes grâces du Roi pour avoir écrit à un homme en exil.

Son attitude envers Richelieu rachète du moins la faiblesse du favori devant son maître. Il sut parler avec hauteur et fermeté au puissant Cardinal devant qui tout tremblait, et plutôt que de lui céder il se retira en demi-disgrâce dans son gouvernement de Blaye où il demeura

jusqu'à la mort de Richelieu sans perdre pour cela l'amitié du Roi, dont il continua à être l'homme de confiance.

Après la mort du Cardinal, qui précéda peu celle du Roi, Claude de Saint-Simon revint à la Cour. Il pleura amèrement Louis XIII, son bienfaiteur, et donna en cette circonstance la preuve d'une force morale peu commune à la Cour, en ce sens qu'il ne voulut rien accepter après lui, pas même le bâton de maréchal qui lui fut offert par Mazarin.

Claude de Saint-Simon avait épousé en première noces Diane de Budes, marquise de Portes, héritière du marquis de Portes, vice amiral de France. De ce mariage il avait eu un fils mort jeune, une fille religieuse et Gabrielle Louise de Saint-Simon qui épousa, le 17 avril 1763, Henri-Albert de Cossé, duc de Brissac.

C'est cette jeune femme un peu espiègle et d'un esprit plaisant qui, se trouvant un jour à Brissac avec la marquise de la Meilleraye, tante paternelle de son mari, douairière très vaniteuse de sa noblesse, et voulant se divertir à ses dépens, imagina de la conduire dans une galerie où se trouvaient accrochés des portraits des ancêtres de sa famille. — Mais voyez donc, ma tante, voyez cette bonne tête, s'écria l'étourdie, en désignant l'un des grands hommes. Il a l'air d'un de ces anciens princes d'Italie et je pense que si vous cherchiez bien, il se trouverait qu'il l'a été. — Que vous avez d'esprit et de goût ma nièce, répond la Maréchale, je pense que vous avez raison. Et la voilà qui se met à examiner le vieux portrait et s'en va proclamant partout que le bonhomme est un prince d'Italie. Ravie du succès de son espièglerie, la jeune duchesse inventa un autre tour. Elle envoie chercher un peintre à Angers et lui fait mettre le bonnet des princes d'Allemagne aux armes de son carrosse, se jouant ainsi de la crédulité de sa tante, qui s'imagina qu'elle pouvait encore ajouter les souverains d'Allemagne à son illustre généa-

logie. Ce fameux bonnet resta longtemps célèbre dans la famille de Brissac où on l'appelait en riant le Bonnet de ma tante.

Déjà dans un âge avancé et ayant perdu sa première femme, Claude de Saint-Simon avait épousé en secondes noces la fille aînée du marquis d'Hauterive et de Ruffec, lieutenant général des armées du roi, Charlotte de l'Aubespine qui n'était plus de première jeunesse, mais qui était renommée pour sa vertu et son esprit.

C'est de ce père déjà vieux et de cette femme de mérite que naquit le 16 janvier 1675, Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, pair de France, gouverneur de Blaye, grand bailli de Senlis, vidame de Chartres, plus célèbre par ses mémoires que par sa haute naissance, l'un des écrivains dont on a dit le plus de bien et le plus de mal, mais qui tiendra toujours sa place dans l'histoire à côté des Ville-Hardouin, des Joinville, des Froissart, des Retz, ses premiers maîtres et ses inspireurs qu'il laissa bien loin derrière lui. A vingt ans, le jeune duc faisait déjà grande figure à Versailles. Si l'on en juge par le portrait que nous a laissé de lui le peintre Rigaud, c'était un joli cavalier à la figure fine, à l'œil doux et réfléchi. Le nez, un peu en l'air, indique la malice et la bouche mutine, légèrement railleuse, semble toute prête à lancer le trait.

Un article du « Mercure Galant », qui parut au moment de son mariage avec M<sup>lle</sup> de Lorges, fille du maréchal de ce nom, nous le fait connaître au moral.

« Il sait, disait le gazetier de l'époque, tout ce qu'un » homme de qualité doit savoir : Madame sa mère, dont » le mérite est connu, l'a fait particulièrement instruire » des devoirs d'un bon chrétien et l'on peut dire qu'il est » l'un des plus sages et des plus accomplis seigneurs de » la cour. » — Élevé par une mère dont chacun s'accorde à faire l'éloge, auprès d'un père qui aimait à se souvenir du passé et à raconter mainte anecdote sur l'ancienne Cour, la vocation de Saint-Simon pour l'histoire se pro-

nonça dès l'enfance. Il s'y adonna comme à une mission, amassant, jour par jour, les faits, anecdotes, portraits, jugements, qu'il écrivait chaque soir et sans relâche, sous la tente à Versailles, et partout où il se trouvait.

Entré de bonne heure au service, il fit ses premières armes sous le maréchal de Luxembourg, assista au siège de Namur, à la bataille de Fleurus et à celle de Neerwinde. C'est le lendemain de cette dernière bataille qu'il écrivit à sa mère un récit de l'action, plein de netteté, de simplicité et de fermeté et dans lequel on sent, avec l'amour du vrai, une plume déjà maîtresse d'elle-même. L'année suivante (1694) dans les loisirs d'un camp en Allemagne, il commença ses *Mémoires*, qu'il poursuivit sans interruption pendant soixante ans. Se sentant peu de goût pour le métier des armes, il alléguait des motifs de santé, envoya sa démission au Roi et borna sa carrière à celle de Mestre de camp de cavalerie. La diplomatie et l'observation des mœurs de la Cour occupèrent le reste de sa vie.

Appelé au Conseil de régence par le duc d'Orléans, son ami d'enfance, il devint l'âme du parti qui se forma contre le Parlement, qu'on accusait de vouloir abaisser la pairie et contre les Princes légitimes qui voulaient s'élever au-dessus d'elle. Il s'attira beaucoup d'inimitiés, dans cette circonstance, et on lui reprocha la petitesse de sa vanité nobiliaire. Il est vrai qu'il était *glorieux*, comme le disait M<sup>me</sup> de Maintenon, très orgueilleux et portait très haut les préjugés du rang, ce qui lui valut un jour une petite avanie que Madame, mère du Régent, raconte ainsi dans une de ses lettres.

« En France et en Angleterre, les ducs et lords ont un  
» orgueil tellement excessif, qu'ils croient être au-dessus  
» de tout. Si on les laissait faire, ils se regarderaient  
» comme supérieurs aux princes du sang. J'ai une fois  
» joliment repris un de nos ducs. Comme il se mettait  
» à la table du Roi, devant le prince de Deux-Ponts, je  
» dis tout haut : D'où vient que M. de Saint-Simon presse

» tant le prince de Deux-Ponts ? A-t-il envié de le prier de  
» prendre un de ses fils pour page ? »

La raillerie était cruelle et tout le monde se mit si fort à rire qu'il fallut que le duc s'en allât.

On pardonne facilement l'orgueil à cet homme de bien qui ne donna que de bons exemples et sut se montrer vertueux dans un temps frivole. Il avait le goût des honnêtes gens, mais détestait les coquins, les hypocrites, les âmes vulgaires, les courtisans serviles qu'il dénonçait et démasquait avec un amer plaisir.

Ajoutons pour compléter ce portrait rapide qu'il n'était pas ambitieux. Il eût été ministre s'il l'eût voulu, mais il n'eut d'autre ambition que de résister à l'abaissement de son ordre et de se raidir contre la platitude et la servilité des courtisans. S'il désira l'ambassade d'Espagne, en 1721, pour négocier le double mariage du jeune Roi Louis XV avec une infante, et d'une fille du régent avec le prince des Asturies, c'est qu'un intérêt de famille l'appela au-delà des monts.

Sa mission remplie, il revint en France avec le titre de Grand d'Espagne. Ce fut son dernier acte de représentation. Trop frondeur pour accepter un rôle dans le ministère du pusillanime Fleury, il se retira dans ses terres et mourut à Paris le 2 mars 1755.

Après sa mort, ses Mémoires, dont on redoutait les divulgations indiscretes, sortirent des mains de sa famille et furent soigneusement cachés. Un de ses frères en avait heureusement conservé plusieurs copies, mais ce ne fut qu'en 1788 qu'il en parut pour la première fois un abrégé.

Charles de Saint-Simon de Rouvroy, frère du précédent, évêque d'Agde, membre de l'Académie des Inscriptions, n'est célèbre que par la collection qu'il fit des meilleures éditions des classiques Grecs et Latins. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et sa bibliothèque, acquise par le médecin Barthez, fut léguée par ce dernier à l'École de Médecine de Montpellier.

Nous n'avons rien à dire de Maximilien-Henri de Saint-Simon, sinon qu'il fut l'auteur d'une histoire des Jacinthes et de leur culture; mais il ne nous serait pas permis de terminer cette étude sans consacrer quelques mots à Claude-Henri, comte de Saint-Simon, l'une des figures les plus originales des temps modernes.

Peu d'existences ont été aussi aventureuses, aussi tourmentées, aussi excentriques que celle du Fondateur de l'École Industrielle. Né en 1760, élève de d'Alembert, à dix-neuf ans, il envoyait au vice-roi du Mexique, un mémoire sur la jonction des deux Océans par l'isthme de Panama. Partisan des idées libérales qu'embrassèrent avec zèle les jeunes seigneurs de la Cour de Louis XVI, il se voua de bonne heure à la cause de l'indépendance américaine. Il servit sous Washington et à vingt-trois ans, il était colonel. — « La guerre, en elle-même, ne m'intéressait pas, écrivait-il déjà à cette époque. Étudier la marche de l'esprit humain pour travailler ensuite au perfectionnement de la civilisation, tel est le but que je me proposais. »

Fait prisonnier, en 1781, avec de Grasse, il revient en France et quitte la carrière militaire pour se jeter dans la spéculation. La Révolution française le trouve en Espagne, occupé à la création d'un canal destiné à faire communiquer Madrid à la mer. De retour à Paris sous la Terreur, un mandat d'amener est lancé contre lui par suite d'une ressemblance de nom. Pour que son hôte ne soit pas inquiet il se constitue prisonnier et ne recouvre la liberté qu'au 9 thermidor après onze mois de détention.

En 1797, la période commerciale de sa vie étant close, il réalise sa fortune et aborde la période scientifique et expérimentale.

Pour s'initier aux éléments de la science, il se fait écuyer à la manière des grands seigneurs, attirant chez lui des professeurs. Il tient table ouverte et y reçoit des physiciens, des chimistes, des astronomes, semant l'or autour



de lui pour s'instruire. Puis il entreprend une tournée européenne, visite l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, et se marie avec M<sup>lle</sup> de Champgrand, au retour de ce pèlerinage scientifique, afin, nous dit-il, d'avoir un état de maison, donner des fêtes et de pouvoir étudier de près l'influence que peuvent exercer les plaisirs du monde sur l'esprit et le moral des savants. Expérience coûteuse dans laquelle il se ruina complètement. Parvenu aux dernières limites du dénûment et de la misère ce grand seigneur demande du pain à la science dont il a été le Mécène. C'est alors qu'il composa son « Introduction aux travaux du xix<sup>e</sup> siècle, » qui fut suivie de ses mémoires sur la gravitation et sur la science de l'homme.

Mais bientôt, surexcité par un labeur gigantesque, l'homme du monde, le grand seigneur devenu publiciste est emporté par la fièvre de son cerveau en ébullition ; il déserte la pratique pour recourir à la chaire, s'attribuant la mission d'évangéliste et de prophète.

En proie au besoin, accablé de dettes, épuisé par la maladie, réduit à vivre d'eau et de bouillon, ce hardi penseur ne perd jamais son calme ni sa sérénité. Comme les hommes de grande race dont il descendait, il mourut sur la brèche, et au moment où couché sur son lit d'agonie, dans un entretien avec ses confidents, il prononçait les mots : *L'Avenir est à nous!* l'ange de la mort vint le toucher du doigt et lui prouva qu'ici-bas l'avenir n'est à personne, mais à Dieu.

PAUL LÉLU

---